

"J'aime la menace de rater, d'être écrasé"

Zao Wou-Ki, peintre français d'origine chinoise, né à Pékin en 1921, est une figure marquante de la peinture contemporaine. Il détaille son rapport à la peinture, autour d'une rétrospective au Jeu de Paume.

Avec la permission du journal Libération, une interview menée par Henri-François Debailleux le 12 décembre 2003.

Cela faisait plus de vingt ans, depuis 1981 et la présentation de quelques grandes toiles au Grand-Palais, que Zao Wou Ki n'avait pas fait l'objet d'une importante exposition à Paris. De Noce ou Mariage (une huile sur bois de 1941) à Hommage à mon ami Jean-Paul Riopelle (un grand triptyque de 1,95 sur 4,20 m daté de 2003), la rétrospective au Jeu de paume couvre plus de soixante ans (!) de peinture et retrace tout le parcours de cet artiste né en 1921 à Pékin et arrivé à Paris en 1948. Hormis quelques toiles figuratives de ses débuts, l'ensemble, composé d'une centaine de tableaux, montre comment l'artiste a notamment travaillé la couleur, l'espace, les trouées de perspective, la perception du vide pour évoquer des «paysages» ou des «natures».



Vous disqualifiez le terme de «paysage» à propos de vos toiles. Pourquoi ?

Parce que bien plus que des paysages, je peins ce que j'ai dans la tête ; c'est-à-dire ce que je vois et que j'ai envie d'exprimer. Avec en premier lieu, l'espace. Pour que celui-ci respire, je suis obligé de peindre certains vides. Et ce n'est pas facile de diriger le vide. Dans l'histoire de la peinture chinoise, que j'ai étudiée enfant et qui m'a beaucoup marqué, c'est comme ça : il faut dégager de l'espace. Au contraire de la peinture occidentale, dont le principe est de remplir le plus possible. Pour moi, le paysage n'est donc qu'un prétexte pour évoquer mes sentiments, des atmosphères, et peindre le silence. Tout prétexte est bon à partir du moment où il ne devient pas un piège. Et là, c'est si vaste que je ne me suis jamais senti enfermé.

Henri Michaux vous avait suggéré le terme de «natures»...

J'ai toujours été d'accord avec ce terme, parce que «nature» c'est plus large, c'est le monde, la création, la respiration, tout ce qui vit et donc tout ce qui m'intéresse. En plus, cela gomme toute idée de la figure, qui ne m'a jamais intéressé. De même, je n'ai jamais fait de sculpture. J'aime celles des autres, mais ne suis pas doué pour ça, je ne la sens pas. La couleur me parle plus facilement.

Justement, vous avez toujours utilisé une grande palette chromatique. Comment abordez-vous les couleurs ?

J'en change tout le temps parce que je trouve que toutes sont bonnes. En conséquence, j'ai envie d'en profiter le plus possible. Je ne suis fixé sur aucune d'entre elles, je n'ai pas de couleur favorite et si certaines semblent revenir plus souvent, comme le bleu, le vert, le blanc, c'est parce que je les sens plus judicieuses et qu'elles s'imposent d'elles-mêmes pour évoquer l'espace, la nature, le vide. Car je ne choisis pas auparavant. Je sais intuitivement, spontanément, à quel endroit il faut telle ou telle couleur. En fait, c'est le voisinage qui décide.

Que vous apportent les grands formats que vous avez toujours aimé travailler ?

Je les apprécie parce qu'ils sont plus larges que moi. Je suis donc toujours obligé de faire un effort. Lorsqu'on ne travaille que des petits ou moyens formats, on a vite tendance à tomber dans la facilité. Et faire toujours la même chose est dangereux. Avec le grand format, chaque tableau est une succession de questions, une lutte, une bataille. Il faut le convaincre et le dominer, car, si vous le ratez, il vous écrase. J'aime cette menace, car sinon je m'endors. Et peu importe si c'est quelquefois long et difficile, je ne suis pas pressé.

Quel regard portez-vous sur cette rétrospective ?

Ma première réaction est de me dire que je n'ai pas triché. Que j'ai travaillé sérieusement et que je suis resté fidèle à la peinture. Je n'ai jamais suivi la moindre mode et j'ai toujours fait ce que je sentais. J'ai toujours été sincère, honnête, et c'est à mon sens le plus important. D'autre part, il y a des tableaux que je n'avais pas revus depuis longtemps et que je redécouvrais avec plaisir, même si, dans certains, je vois des bêtises. Car, lorsqu'on regarde ainsi en arrière, on se dit que telle toile est trop chargée, qu'on y a mis trop de choses. Alors j'ai envie de corriger, mais on ne me laisse pas faire. Sans doute à juste titre.

Si quelqu'un ne connaissant rien de votre travail vous demandait ce que vous peignez?

Je lui répondrais : je peins, c'est tout.